

JEAN-PAUL
RIEN NOZIÈRE
QU'UN JOUR
DE PLUS
DANS LA VIE
D'UN PAUVRE
FOU



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

**JEAN-PAUL
RIEN NOZIÈRE**
**QU'UN JOUR
DE PLUS
DANS LA VIE
D'UN PAUVRE
FOU**



EDITIONS
THIERRY
MAGNIER

Il devait surveiller sa petite sœur au square, mais à dix-sept ans comment résister lorsqu'une jolie femme vous demande gentiment de l'aide. Au retour, Elise a disparu... Dix ans plus tard, à l'autre bout de la France, Laura, treize ans, disparaît à son tour. Jean-Alain, « le pauvre fou » dit Linlin, est le coupable désigné, obnubilé qu'il est par les jupes, les shorts ultra courts et les décolletés plongeants de la jeune fille. Jamais, jamais, la vérité n'est aussi simple qu'elle paraît, les pauvres fous le savent, mais qui les entend ?

Évoquer la vie des gens, leurs petits secrets, leurs grandes peurs, tresser des destins ordinaires et pourtant singuliers, voici l'art du romancier qui nous mène où il veut.

**RIEN QU'UN JOUR DE PLUS
DANS LA VIE D'UN PAUVRE FOU**

Je te ramènerai à la maison, Kathleen
Là où ton cœur s'apaisera.

Chanson américaine

J'ai prié pour retrouver mon enfance, et elle est revenue, et je sens qu'elle est toujours dure comme autrefois et qu'il ne m'a servi à rien de vieillir.

Rainer Maria Rilke
Les Cahiers de Malte Laurids Brigge

ÉLISE

Mardi 12 juillet

- Tu surveilles Élise une petite heure, mon grand ? Le temps d'une ou deux courses dans le quartier.

Je déteste que maman m'appelle « mon grand ». J'ai dix-sept ans. C'est ridicule. Surtout quand elle parle aussi fort, ameutant les autres personnes assises sur les bancs du parc Émile-Zola. Une façon de clamer : « C'est mon fils ! Il est beau, n'est-ce pas ? Et gentil à un point, si vous saviez ! » Si je suis dans les parages, maman ne peut pas s'empêcher de débiter ces niaiseries à quiconque discute avec elle plus de trois minutes.

Mais là, nous sommes au parc alors que j'aimerais être sur la plage. Et je déteste surveiller ma sœur. Je ne suis pas si gentil que maman le dit. Obéissant, plutôt. Élise a trois ans. Un bébé. J'aurai l'air de quoi à pinailler autour des bacs à sable et des toboggans, pendant que ma sœur se

fera tirer les cheveux par des têtes à claques ou tirera ceux des têtes à claques ?

De magnifiques cheveux blonds de poupée Barbie.

J'aurai l'air d'un crétin. Ou alors d'un père précoce ? L'horreur. J'imagine le ricanement d'un connard croisant au ras du banc sur lequel je suis assis. « Un même à son âge ? Sa copine ne connaît pas la pilule ? »

J'ai déjà entendu cette fine plaisanterie dans ce même parc, alors que je surveillais ma sœur.

– Bon, j'y vais, mon grand, et je me dépêche, dit maman, en se levant. Je te laisse mon bouquin, mais tu essaies de ne pas l'oublier comme la dernière fois : je ne l'ai pas terminé. Prends garde à Élise. En ce moment elle est excitée, elle court partout et abîme ses vêtements.

Elle s'en va. Je ne proteste pas. À quoi bon ? Qui me remplacerait ? Elle se dirige vers les toboggans, embrasse dix fois Élise. C'est vrai que ma sœur est trognon dans sa petite salopette bleue, avec ses nattes qui dégoulinent dans son dos. Maman s'enfonce dans l'ombre de l'allée qui mène à la sortie du parc Émile-Zola. Un parc immense, quadrillé de chemins goudronnés. Il y a partout des vélos qui tournent, des personnes en short qui courent et transpirent et, au beau milieu de ce bazar, sous les énormes marronniers, se tient un manège permanent. Élise exigera évidemment d'y grimper sous prétexte d'attraper le pompon. Elle n'a aucune chance : je n'ai pas un rond.

Mais j'ai deux heures à tuer. Deux, parce que « une petite heure » traduit correctement du langage maternel signifie « deux heures interminables ». Un sacré bout de temps à jouer à la baby-sitter alors que mon passage éclair au parc n'avait d'autre but que d'annoncer à maman que je pars camper à Annecy la semaine prochaine. Avec Chloé. Une annonce pas évidente. Pendant que je pétrissais les mots dans ma bouche, maman en a profité pour me sortir : « Tu surveilles Élise une petite heure, mon grand ? » Et s'en aller. Et me larguer Élise.

« De toute façon, ton père ne serait pas d'accord pour que tu partes avec une fille de ton âge, comme ça, sous une tente, aurait dit maman, des larmes dans les yeux. Il faut que je réfléchisse. »

Papa est mort avant la naissance d'Élise.

La bagarre verbale aurait duré plusieurs jours, le temps que maman *réfléchisse*, mais j'aurais gagné. Le match est reporté. Dommage : le parc est l'endroit idéal pour ce genre d'annonce embarrassante.

J'ouvre le bouquin. *La Septième Rencontre*. L'auteur a un nom nordique, difficile à prononcer. Pas vraiment envie de lire. De toute façon, je n'aime que les romans policiers, ceux que papa lisait, mais j'ai épuisé sa bibliothèque. Le constat est accablant : deux heures à m'emmerder, les fesses clouées à ce banc. Élise court de jeu en jeu. Elle a de quoi s'occuper. Pas de souci de ce côté-là, elle ne viendra pas exiger que je joue avec elle, mais ça me gonfle de tenir

ce rôle de nounou. La même chanson à chaque vacances d'été : « Les lycéens, vous croulez sous le temps libre, alors ne râle pas quand je demande un petit service. »

Mon temps libre, je l'utiliserais volontiers couché sous les marronniers, dans l'herbe, au fond du parc, avec Chloé. Planqués loin des promeneurs. Ma main ramperait sous la jupe de Chloé. Je fantasme à mort, parce que je sais très bien que ça ne se produirait pas. Elle m'a dit : « On le fera en camping. Ni chez toi ni chez moi, ça me gêne. On n'a plus qu'une semaine à attendre. »

Élise arrive en courant. Elle jette sur le banc le fin gilet bleu qu'elle doit porter par-dessus sa salopette.

– Non, Lisou ! Maman ne veut pas que tu aies les bras nus sans crème solaire !

– Trop chaud ! M'appelle pas Lisou ! Je le dirai à maman. Elle me tire la langue et repart en courant.

– Ne t'éloigne pas, Élise ! Tu dois rester près des jeux !

J'ai crié. Je suis embarrassé. Si tout le monde braille comme moi... Il y a déjà assez de bruit et d'agitation sans en rajouter. Je lorgne à droite et à gauche, certain de croiser des regards de mépris. Sur le banc d'à côté, une femme lit un livre. Elle lève la tête, me sourit. Dit :

– Votre sœur est mignonne comme tout. À croquer, vraiment. On dirait qu'elle a du caractère !

Je rougis, hoche la tête, fais semblant de m'absorber dans la lecture de *La Septième Rencontre*. Entamer une discussion avec une mère de famille inconnue ne me tente pas plus

que ça. J'aurais droit au baratin habituel sur les bébés et merci d'avance, j'en connais un bout sur le sujet ! C'est étrange : le visage de cette femme sourit et pourtant son regard demeure vide. Triste. Mort.

L'homme place ses jumelles contre ses yeux et tourne la molette qui permet d'obtenir une image nette. Il se tient près d'un marronnier énorme mais dont les branches sont sèches. Des plaies brunes creusent le tronc de l'arbre mort. Un écriteau y est apposé : *Attention, danger, chute de branches possible. Ne pas s'approcher.* L'arbre empiète sur le mur d'enceinte du parc qui passe derrière. Un mur en piteux état, lui aussi. Il s'effondre par endroits et penche d'une façon inquiétante. Une pancarte, semblable à l'autre, prévient les promeneurs qui viendraient là : *Attention, danger, chute de pierres. Ne pas approcher. Surveillez vos enfants.* D'ailleurs, un périmètre délimité par des rubans de plastique rouge interdit en principe d'accéder à l'endroit dangereux. C'est sans doute la raison pour laquelle il n'y a personne dans les parages.

Sauf l'homme.

La trentaine. Une chevelure de teinte incertaine, déjà clairsemée. Un visage gris de fatigue, aux yeux cernés. L'homme est vêtu d'un jean ordinaire, d'un T-shirt noir banal et de baskets noires tout aussi quelconques. De l'autre côté du mur, une voiture. Sa voiture. Une Volvo, dont le coffre est ouvert comme si on s'apprêtait à y charger

quelque chose. Elle est garée grâce à une délicate manœuvre qui a approché le coffre de la Volvo quasi contre le trou d'un mètre de circonférence qui perfore le mur du parc.

L'homme a réussi la mise au point de l'image que lui délivrent les jumelles de chasse de marque Zeiss. Il sait qu'elles sont fiables, probablement les meilleures du monde, et qu'elles lui accorderont une vision d'une netteté parfaite à trois cents mètres. Un travelling de la gauche vers la droite lui permet de balayer l'espace qui l'intéresse et de parvenir à l'aire de jeux réservée aux enfants. Les Zeiss fouillent. Morceau par morceau. Elles bougent entre ses mains qui tremblent. De plus en plus. Elles s'affolent.

- Merde ! jure l'homme entre ses dents serrées.

La petite fille a disparu. Il ne la voit plus. L'homme éloigne les jumelles de son visage couvert de sueur. Il se frotte vigoureusement les yeux. À s'en faire mal.

- Putain, gronde l'homme, je ne vais pas recommencer ce cirque jusqu'à perpète !

Il replace les jumelles, les appuie à sa peau comme s'il voulait se les faire entrer dans le crâne. Travelling droite-gauche cette fois, suivi d'un soupir de soulagement.

- Pas trop tôt !

La petite fille entre dans son champ de vision. Salopette bleue. Bras nus. Elle court d'un jeu à l'autre. Ses nattes blondes sautillent dans son dos. Les Zeiss doivent subir un exaspérant footing afin de suivre les rapides et incessants déplacements de la petite fille.

Il ignore son nom. Aucune importance pour l'instant. Elle est à l'endroit où elle doit être, c'est l'essentiel. La suite du plan élaboré avec minutie est très claire dans sa tête. Les jumelles délaissent l'aire de jeux. Cherchent les bancs où s'assoient les parents, les grands-parents, les frères ou les sœurs, bref les adultes chargés de la surveillance des enfants.

Maintenant, elles cherchent le frère. Le trouvent. Un léger déplacement des Zeiss sur la droite. L'autre banc.

- Tu te décides, oui ou non. C'est maintenant ou jamais, grommelle l'homme.

Puis, il sourit. La femme, qui était entrée dans le champ de vision des jumelles, se lève. Elle s'éloigne d'une dizaine de mètres. Le portable de l'homme, dans sa poche de jean, émet un mugissement sourd. Il le prend, écoute.

- Oui ?

- Elle s'appelle Élise, dit la voix de la femme.

Il replace les jumelles devant ses yeux. La voit se retourner et se diriger vers le banc où le jeune homme est assis.

- C'est parti ! s'exclame l'homme d'une voix étouffée.

- Je peux m'asseoir près de vous ? Vous lisez quoi ?

Je rougis à nouveau comme un enfant de six ans pris en faute. La femme du banc d'à côté s'installe sans attendre ma réponse. Elle me prend le livre des mains. Quel culot. Elle lit le titre.

- *La Septième Rencontre*. C'est bien ? Je ne connais pas l'auteur.

Je mens.

– Oui.

– Ça raconte quoi ?

Aïe. Je hausse les épaules. Elle ne se laisse pas démonter.

– Pas comme le mien, une histoire fantastique ridicule, dit la jeune femme.

Une trentaine d'années, au pif, selon moi. Donc, une vieille. Enfin, non, pas tant que ça. Maman n'est pas vieille à bientôt quarante. Elle montre son banc et son bouquin retourné à califourchon sur le bois, à la page où elle en était. « Pas très soigneuse », s'indignerait maman. Le culot de l'inconnue m'en bouche un coin.

– Je m'appelle Marie-Thérèse, mais je préfère Marité en un seul mot. Et vous, votre nom ?

Je pique un nouveau fard, mais décide de répondre à son sans-gêne en ignorant sa question. Elle me prend vraiment pour un ado qu'on manipule à sa guise. Je la regarde franchement, du moins j'essaie, mais je me contente plutôt d'un coup d'œil vite fait avant que ma tête bifurque ailleurs. Ma façon de lui demander pourquoi elle s'assied sur mon banc et me gonfle avec ses questions indiscretes alors que je tiens à être peinard. Et là, je constate qu'elle est très belle. Vieille, un peu, mais belle, beaucoup. Des cheveux d'un noir lumineux, coupés à la garçonne, encadrent un visage d'un ovale régulier. Une robe légère, jaune bouton-d'or, épouse le corps de la femme d'une façon presque impudique. Elle est très courte et dévoile un peu les cuisses.

Très décolletée aussi. De beaux seins. Des jambes bronzées. Elle est attirante. Sexy.

– Vous surveillez votre sœur ? Élise, c'est ça ? J'ai entendu son nom.

– Oui.

– Vous n'êtes pas loquace. Je vous fais peur ? Les jolies femmes vous font peur ? Ou alors vous me trouvez trop vieille pour engager la conversation ?

Elle éclate de rire. Ce rire me détend un peu. Je souris et cette fois j'ose la regarder vraiment. Je me heurte aux mêmes yeux vides, tristes, cachés sous la frange de cheveux noirs. Du coup, le rire sonne faux. Elle dit :

– Aucune prétention de ma part, jeune homme. Je sais que je suis belle. Si je me permets de vous taquiner ainsi, c'est parce que j'ai une petite fille de l'âge d'Élise.

– Ah bon ?

C'est tout ce que je suis capable de dire, parce que Marité se rapproche de moi afin de poser *La Septième Rencontre* sur mes genoux. Je perçois l'effleurement de sa cuisse contre la mienne et celui de sa main qui dépose le livre et s'attarde.

Elle me drague ?

Mon cerveau sidéré soulève l'interrogation et répond aussitôt : « Non, impossible, c'est une vieille et tu as dix-sept ans. » Pourtant, elle torpille mes doutes.

– Vous n'êtes pas vilain non plus comme garçon. Vous me plaisez beaucoup.

Pas de rire cette fois qui désamorcerait la torpille. Elle me fixe avec une sorte de gravité. Je deviens pivoine au point que je touche ma joue brûlante, mais un reste d'orgueil me pousse à ne pas fuir son inspection. Je la fixe à mon tour en élaborant une grimace qui s'espère sourire. Non mais qu'est-ce qu'elle s'imagine ? Que je suis un adolescent boutonneux et puceau, assez niais pour s'affoler si une femme le drague ? En gros, c'est assez ce que je suis, alors je mouline un mantra dans ma tête : « Tu as dix-sept ans, pas six, tu as dix-sept ans, pas six. » Ma température corporelle monte encore d'un degré.

Ses yeux sont verts. Une couleur qui ne s'harmonise pas avec celle des cheveux. Une erreur de la nature qui devient une faute de goût chez une femme qui se croit belle. De penser une ânerie pareille me fait sourire plus largement et je m'apprête à lui confier ma réflexion, histoire de prouver que je peux être aussi culotté qu'elle. Je ne suis pas assez rapide. Elle se rapproche encore de moi, en disant :

- Ce banc est d'une propreté douteuse. Ma robe risque de trinquer.

Un prétexte pour déplacer ses fesses. Ses épaules frôlent les miennes, maintenant. La robe s'affaisse entre les cuisses légèrement écartées. Le fin tissu épouse le triangle du pubis. Je sens son parfum. Il est comme une caresse sur ma peau aux abois. Une promesse. Je sens que sous la toile de mon jean, il se passe des trucs plutôt embarrassants.

« Arrête de déconner, ce genre de choses n'arrive pas ! »

C'est ce que je me dis afin de calmer les bouillonnements

de la nature et, en même temps, je me dis aussi que Marité est probablement une pute, oui, tout simplement une pute et, moi je suis un abruti de mec.

– Bon, je constate que je vous effraie, dit Marité. Je m’en vais.

Un autre rire. Cette fois, je ne vois pas ses yeux. Ses paupières sont baissées. Le rire meurt.

– Je me demande pourquoi je fais si peur aux hommes, dit Marité d’une voix triste. Surtout aux jeunes, comme vous. Je suis donc déjà trop vieille pour plaire à un beau jeune homme ? Déjà si repoussante ?

Elle se lève alors que je murmure un « ben non » inaudible. Étrange : je n’ai plus envie qu’elle s’en aille. J’ai envie de respirer encore ce parfum de femme si oriental, alors que Chloé se contente d’une eau de toilette acidulée. J’ai envie de sentir les caresses à peine esquissées de sa peau contre la mienne. En fait, une vieille qui me drague, c’est plutôt excitant. Valorisant.

Demain, quand je raconterai l’épisode aux copains, ils tireront une tronche... La jalousie les anéantira. Cette perspective m’excite encore plus. Je ne raconterai pas mon aventure à Chloé, évidemment. À moins qu’au dernier moment, elle refuse de partir en camping avec moi, qu’elle me dise : « On a le temps... plus tard... pas ici... pas maintenant... sois patient. » L’inconnue, elle, est en train de me dire : « Maintenant... tout de suite... ne perdons pas de temps... » Enfin, je crois.

Marité se dirige vers le banc qu'elle occupait et récupère son livre. Je ne me rends même pas compte que je me suis levé, que je danse d'un pied sur l'autre, l'air con. Je barbouille mes lèvres d'un peu de salive et parviens à bredouiller.

- Vous venez souvent au parc ? Moi, oui. Je m'assieds toujours au même endroit, près des jeux. Et vous ? En tout cas, je reviens demain et peut-être que si j'ai de la chance...

Là, je bloque. Marité sourit.

- Vous parlez rarement, mais quand vous vous décidez, ça vaut la peine. Accompagnez-moi jusqu'à mon vélo. Il est cadenassé à un panneau de signalisation, là, dans l'allée principale.

Son bras droit pointe le tunnel d'ombre que forme la longue allée de marronniers. Je jette un bref coup d'œil sur l'aire de jeux. J'aperçois Élise. Plus exactement, la salopette bleue de ma sœur posée au centre d'un bac à sable. Elle est entourée de plusieurs garçons, tous plus grands qu'elle. Elle préfère la compagnie des garçons à celle des filles et les garçons sont comme moi, ils la trouvent tellement chou qu'ils se battent pour partager ses jeux.

- Oui, d'accord !

Ma réponse a surgi avec tant d'enthousiasme que Marité doit comprendre aussitôt qu'elle n'est pas trop vieille pour « plaire à un beau jeune homme ». Je me sens de plus en plus excité. Une aussi incroyable aventure ne se refuse pas.

Ça serait comment de faire l'amour avec une femme de trente ans ? J'en frissonne d'espoir et de trouille.

- Vous avez froid ? demande Marité. Par cette chaleur ? Peut-être le contraste ombre-soleil ?

Elle me prend le bras. Se serre contre moi. Je n'en reviens pas. On ressemble à un couple d'amoureux. On marche. Lentement. Pourvu que sa bécane soit à perpète dans l'allée.

Elle est à perpète. Tout au long du trajet, je raconte n'importe quoi. Que j'aime surtout le cinéma, les films policiers, que la veille j'ai vu deux fois *Serpico*, que je joue au tennis, que j'aime aussi la mer et que je fais parfois du voilier sur le bateau d'un copain, que... Marité se contente de poser des questions et je fonce dans mon bla bla bla en profitant à mort du contact de sa hanche contre la mienne, de celui de son bras. Je profite de son parfum, de la caresse infime de ses cheveux contre ma joue quand elle se serre plus près contre moi parce que nous croisons des vélos.

- Nous y voilà, dit Marité.

La bécane est fixée à un panneau indiquant : *Chiens interdits, même en laisse*. De l'autre côté du chemin, un autre panneau, plus grand, couvert de lettres rouges : *Les enfants sont sous la surveillance de leurs parents, particulièrement sur les aires de jeux. Le parc Émile-Zola décline toute responsabilité en cas d'accident*.

Je ne me rends pas bien compte de ce qui arrive, tellement ça va vite et tellement mon cœur est sur un

trampoline. Pourtant, je conserve assez de lucidité pour m'entendre prononcer cette proposition délirante :

- Je peux vous embrasser ?

C'est moi qui ai dit ça ? Je suis complètement dingue. J'ai l'impression que mon corps se vide de son sang. Elle va éclater de rire. Me gifler. M'insulter.

J'attends la réplique qui me réduira à l'état de nain mental et je l'aurai bien cherché. Marité déverrouille le cadenas du vélo. Elle prend la bécane par le guidon, tourne les roues en direction de la sortie du parc, et j'observe la scène la bouche grande ouverte, comme si j'étais au cinéma. Le mot « fin » va surgir sur l'écran, la lumière se rallumer.

- Oui, je veux bien, dit Marité.

Elle penche la tête. M'offre ses lèvres. L'univers s'écroule autour de moi quand je l'embrasse et pourtant, je remarque la tristesse qui voile son regard.

Elle regrette ?

Marité grimpe sur le vélo. Je dis :

- À demain, même heure, même endroit ?

- Entendu, à demain.

Elle actionne les pédales. La bicyclette s'enfonce sous l'ombre épaisse de l'allée. Bientôt, je ne vois plus que la tache jaune de la robe. Puis, un point qui bouge. Puis, plus rien.

Je retourne vers mon banc. Très lentement. Le plus lentement possible afin d'essayer de voir clair dans ce qui vient d'arriver. Quel choc ! J'imagine la consternation de

maman si je lui racontais cet épisode de drague d'une femme qui a presque son âge !

Je parviens près de l'aire de jeux. Mon regard cherche Élise. Une autre tache, bleue cette fois, celle de la salopette. Il y a tellement d'enfants que repérer ma sœur est compliqué. Je m'approche des toboggans. J'appelle.

- Élise ! Élise !

Un gamin de sept ou huit ans s'avance.

- Vous cherchez la fille en bleu ? Elle est partie. Un monsieur est venu la chercher.

Trois semaines plus tard. Mercredi 3 août

Le capitaine de gendarmerie Yves Dufлот ne se décide pas à ouvrir la porte et à pénétrer dans la pièce où le gamin l'attend. Il l'appelle « le gamin ». Le nom qu'il donne à son neveu Ugo, qui a le même âge, dix-sept ans, et le nom qu'il emploie avec Sonia, son épouse, quand ils remuent ensemble leurs déceptions en utilisant la phrase habituelle. « Si on avait eu un gamin, les choses auraient été différentes. »

Il le connaît par cœur, le gamin, depuis le temps qu'il l'interroge. Trois semaines. Presque jour après jour. Lui ou d'autres gendarmes. Aujourd'hui est probablement une des dernières fois où ils se rencontrent. Il a dit à ses collègues : « Je suis l'officier le plus gradé, c'est moi qui m'y colle. »

Les autres sont soulagés. Difficile de retenir son émotion quand le gamin raconte la disparition de sa sœur. Être capitaine de gendarmerie, aborder bientôt la cinquantaine, s'être coltiné d'abominables histoires au fil de vingt-cinq ans de carrière ne blindent pas autant que les civils s'imaginent.

Non, il ne connaît pas le gamin par cœur. Celui-ci cache quelque chose. Certaines de ses réponses, très embrouillées, masquent son embarras. Mais il cache quoi ? Le capitaine Dufлот possède assez d'expérience pour comprendre qu'il ne le saura probablement jamais. Trois semaines de silence est une période trop longue. Un témoin qui résiste trois semaines ne cède plus. Les murs derrière lesquels il s'est enfermé sont infranchissables. L'inverse est très rare.

Le gendarme entre.

– Bonjour. Comment vas-tu ?

Une question stupide. Il bousille la rencontre dès le début ! Comment le gamin pourrait-il réagir à une question aussi conne alors que sa sœur a été kidnappée et que sa mère, terrassée par une grave dépression, est à l'hôpital ?

– Ça va, répond pourtant le gamin.

Jean, T-shirt, baskets. Le capitaine Dufлот constate, une fois de plus, qu'il porte les mêmes vêtements, jour après jour. Il doit vaguement laver le T-shirt le soir, le faire sécher et le remettre le matin. Ou alors, il dispose d'une cargaison de T-shirts noirs identiques. Il se tient tassé sur sa chaise, derrière le bureau que devrait occuper le capitaine, mais

qu'il n'utilise pas. Il se place près du gosse, à sa droite et reste debout. Pas devant : la confrontation face à face est trop brutale et amène le témoin à baisser la tête, à fuir le regard de l'adulte.

- J'aimerais que tu me racontes une dernière fois les événements de cette journée, si tu veux bien. Tu reprends tout depuis le début, depuis ton arrivée au parc Émile-Zola. Après... après on en aura terminé, parce que de toute façon...

Le capitaine ne parvient pas à poursuivre ses commentaires. Pas encore. « Parce que de toute façon, nous arrêtons les recherches, du moins les recherches intensives. Nous nous contenterons de la routine. Trop de temps s'est écoulé, nous avons exploré toutes les pistes possibles. Nous ne récupérerons jamais Élise. Tu ne reverras jamais ta sœur. » Comment annoncer une sentence pareille à un gosse de dix-sept ans, déjà KO debout, sans passer pour un salaud de flic insensible ?

Comment ?

Les manuels de gendarmerie ne proposent aucune réponse. Évidemment. Il n'y a pas de réponse à l'ignoble.

Le gamin secoue la tête en fixant ses genoux. Les mots qu'il prononce semblent sortir de son ventre plutôt que de sa bouche, presque close.

- Non. Je ne reparlerai plus jamais de ça. Je l'ai raconté mille fois. J'en ai marre.

- Je sais, oui, je sais, reconnaît le capitaine, abattu.

Il décide d'aller s'asseoir, derrière son bureau, à la place officielle du flic en service. Il n'en peut plus d'être debout à côté de ce gosse au dos voûté de vieux, aux cheveux sales, emmêlés, à côté de ce gosse qui entre dans la vie par la mauvaise porte. Une porte grande ouverte sur l'enfer. Une porte qu'il ne parviendra jamais à refermer complètement.

Duflot s'assied et fixe le gamin avec dureté. Il essaie du moins de planter de la hargne dans ses yeux. Une ultime tentative. Ses collègues et lui ont tout essayé. Douceur, gentillesse, compassion, colère, brutalité, mais le récit de l'abominable après-midi au parc Émile-Zola demeure identique. « Je me suis absenté, j'avais une terrible envie de pisser. Les toilettes du parc sont répugnantes. Je suis allé vers les arbres les plus éloignés de l'aire de jeux, là où presque personne ne passe, mais quand je suis revenu, Élise... »

Le gamin pleure.

- Je crois que tu nous caches un épisode, déclare le gendarme, en posant ses mains bien à plat sur le bureau, afin qu'elles ne le trahissent pas. Tu as fait quelque chose dans ce parc, quelque chose que tu n'aurais pas dû faire, quelque chose qui te fait honte et qui engage ta responsabilité...

Le capitaine lève le bras droit comme s'il voulait empêcher le gamin d'intervenir.

- D'accord, je veux bien admettre qu'il ne s'agit pas d'un trafic de drogue ou d'un événement répréhensible, mais je pense que l'enlèvement d'Élise s'est produit alors que tu

étais en faute. Ta conscience hurle si fort qu'elle t'empêche de reconnaître ta responsabilité. Tu as tort. Personne ne t'en voudra. Ce qui est fait est fait et l'avouer aiderait l'enquête. Je suppose que tu dois penser le contraire, que ça ne servirait à rien, mais tu n'es pas policier. Je te le demande pour la dernière fois : que s'est-il passé au parc qui te lie ainsi les mains ?

Le gamin relève la tête. Ses yeux sont gonflés de larmes qui ne coulent plus. Pendant quelques secondes, le gendarme croit avoir enfin gagné la partie. Le gamin hésite. Ses lèvres s'animent. Préparent un aveu. Puis :

- Rien. Je vous l'ai dit : il ne s'est rien passé. J'ai eu envie de pisser.

Le capitaine Yves Duflot soupire et se frotte les yeux. Les joues. La nuque.

- Bon, d'accord... d'accord...

Il repousse encore le moment des informations pénibles qu'il doit délivrer, en posant une question anodine. Amicale.

- Comment as-tu occupé ta journée ?

Le gamin renifle. Déglutit.

- J'ai regardé des films.

- Quoi ?

- *Le Parrain*. Les trois épisodes durent sept heures.

- Ah bon, constate Duflot, d'une voix neutre.

Il ne sait pas quoi dire d'autre. Le cinéma ne l'intéresse pas alors que le gamin se nourrit de films. Surtout des

films policiers. La semaine dernière, c'était *Traffic*. Avant, *Scarface*, *Pulp Fiction*... Le capitaine ne se souvient pas de tous les titres. Il hoche la tête, assemble ses mains devant son visage, souffle sur ses doigts. Bon Dieu, il a l'impression d'avoir cent ans, pas cinquante.

- Voilà ce que je voulais t'annoncer en te demandant de venir aujourd'hui à la gendarmerie, commence le capitaine Yves Dufлот.

Il marque une pause, souffle à nouveau sur ses doigts comme si le froid les ankylosait.

- La piste du couple repéré en Bourgogne, près de Sponge, n'a rien donné. Nous avons perdu sa trace parce qu'en fait, on ne savait pas grand-chose. Nous n'avions que deux maigres témoignages, le plus sérieux étant celui d'une vieille femme affirmant avoir vu une voiture arrêtée au bord de la route, avec un couple et un enfant qui vomissait. Le signalement de la petite fille correspondait en gros à celui d'Élise.

- Vous me l'avez déjà dit, murmure le gamin.

- Oui... Oui... Je sais... Je sais...

Le gendarme inspire profondément. Voilà, il y est. Dire la vérité. Brutalement. Laisser un espoir au gamin et à sa mère qui sortira prochainement de l'hôpital serait d'une lâcheté cruelle. Toute sa vie, le gamin réanimera ce feu qui n'existe pas et ça l'empêchera de vivre sa propre vie. D'essayer de vivre. De réussir peut-être à refouler si loin les souvenirs que la mémoire s'éteindra enfin. Alors seulement il pourra avancer et se construire un avenir.

Le capitaine Duflot ferme brièvement les yeux. Les ouvre. Fixe le gamin. Ordonne :

- Regarde-moi !

Le gosse obéit. Vaguement hagard. Ailleurs.

- Nous abandonnons les recherches, annonce le gendarme, du moins les recherches intensives, telles que nous les menions jusqu'à maintenant. Après un enlèvement, si rien ne se produit au-delà de trois jours, les chances de retrouver...

Il s'interrompt. Ça suffit ! Bon Dieu, ça suffit, le gamin comprendra ! s'insurge mentalement le gendarme. Pourquoi le torturer ?

Pourtant, il poursuit.

- Nous pensons qu'Élise a été enlevée par une personne - sans doute une femme - en mal d'enfants. Cette hypothèse serait, si j'ose dire, la moins dramatique. Ou alors, et c'est aussi une possibilité, hélas...

- Je ne veux pas entendre cette seconde hypothèse, intervient le gamin.

- D'accord... D'accord...

Le capitaine quitte son fauteuil pivotant, contourne le bureau, vient se placer près du gamin. Il pose sa main gauche sur son épaule.

- Tu dois intégrer cette terrifiante idée : tu ne reverras sans doute jamais ta sœur Élise.

Le gamin empoigne la main posée sur son épaule et la jette comme s'il s'agissait d'un objet ou de quelque chose

de répugnant touchant sa peau. Il se lève, envoie valdinguer sa chaise d'un coup de pied et hurle.

– Si ! Si ! Je retrouverai Élise ! Vous n'avez pas le droit de dire ça, espèce de salaud !

1 - ALICE

Mardi 8 juillet

Alice comptait les jours qui la séparaient de la rentrée au lycée. Cinquante-trois avant de rejoindre la vraie vie : les copines, les copains, sa classe de première au lycée Carnot à Dijon et le bonheur simple d'occupations régulières, rythmées de joies et de déceptions. Tout autre chose que ces vacances d'été, rythmées d'ennui, de la garde de son frère Gabin, âgé de huit ans, de la rapide préparation des repas (des salades... « J'en ai marre de bouffer des légumes », hurlait Gabin) et d'un petit nombre d'autres occupations pas vraiment excitantes. « Quelle chance inouïe tu as d'habiter au bord d'un lac, surtout en été, s'extasiaient ses amis, masculins ou féminins. Nous, pour profiter d'une plage, on doit se fader les parents et les parties de pétanque sur le sable. »

Alice, cet après-midi du mardi 8 juillet, appréciait justement « sa chance inouïe » depuis la cour devant sa maison.

Elle dominait un peu le lac, du côté sud. D'abord le lac, à son avis, n'était pas autre chose qu'un immense étang, même si un grand nombre de pancartes plantées un peu partout en vantaient les mérites.

Lac du Serpent Plages-Bar/Restaurant

Camping aménagé. Golf miniature

Attention : baignade non surveillée

Lac du Serpent retirait toute envie de se baigner, estimait Alice, en reconnaissant qu'on s'y baignait et que les serpents n'étaient que des couleuvres d'eau. Elle, en tout cas, se baignait rarement et l'absence de CRS musclé surveillant la plage n'y était pour rien ! Quant au Bar/Restaurant, on avait oublié de le construire. Le golf miniature avait disparu sous les herbes folles et les épineux depuis longtemps. Aucune installation sanitaire n'étant apparue dans le champ baptisé « camping municipal », le camping était redevenu un champ de roseaux. Alice avait dix-sept ans et durant ces dix-sept années, jamais elle n'avait vu la moindre baraque à frites prendre le relais du restaurant prévu. Au mieux, le week-end, période de la plus grande « affluence », un boulangier itinérant installait son camion dans un coin et proposait des sandwiches et des pâtisseries.

« Tant mieux ! exultaient ses parents. Moins il y aura de monde, plus on sera tranquilles. »

Tranquilles, ils l'étaient ! Mais ses parents partaient travailler tôt le matin, rentraient tard le soir et entre les deux, croisaient un grand nombre de personnes, alors qu'Alice,

elle, ne voyait que Gabin et les rares voisins. Pas de quoi grimper aux rideaux.

- Gabin ? Gabin, tu es où ?

En plus, surveiller son frère était super pénible. Elle l'appelait toutes les dix minutes afin de vérifier sa présence à la maison. Que Gabin descende seul au bord du lac demeurait la hantise des parents.

- Mon Dieu, s'il tombait à l'eau et se noyait, s'affolait la mère d'Alice.

Avant de partir au travail, elle entrait dans la chambre de son fils, l'embrassait trois millions de fois, comme si elle ne devait jamais le revoir vivant.

- Maman, je dors ! pleurnichait Gabin.

- Maman, il sait nager comme un poisson, remarquait Alice.

C'est elle qui lui avait appris. À nager, à rouler à vélo, en patins à roulettes, à pêcher les grenouilles...

- Les grenouilles, tu aurais mieux fait de t'abstenir, râlait Noé, leur père.

Gabin avait lu dans le livre *Comment occuper les jours de pluie* (ou alors c'était une plaisanterie d'un de ses copains) que si on enfilait une paille dans le cul d'une grenouille et si on soufflait très fort, elle gonflait comme un ballon. Quelques grenouilles subsistaient encore dans les coins non fréquentés du lac du Serpent.

- Elle devient aussi grosse qu'un bœuf, s'enthousiasmait Gabin, et à l'école le maître nous a dit que La Fontaine

enfant avait dû jouer à enfoncer une paille dans le cul des grenouilles parce qu'il a écrit une fable qui le raconte.

Bien entendu, il n'avait jamais réussi l'exploit, mais avait torturé un nombre impressionnant de grenouilles, avant de proposer leurs cadavres à leur chienne Odyssée qui préférait les croquettes au bœuf.

- Elle est vachement difficile comme chienne, commentait Gabin, en rejetant les dépouilles sèches des grenouilles dans le lac, « des fois que le dieu des poissons accomplisse un miracle ».

Gabin déboula dans la cour au dixième appel, alors qu'Alice s'apprêtait à fouiller la maison et les alentours, ainsi qu'elle le faisait si souvent, submergée d'une colère hargneuse jusqu'à ce qu'elle le déniche. Pourtant, elle avait beau répéter à ses parents « Que voulez-vous qu'il arrive dans ce coin paumé ? », son cœur se serrait d'angoisse dès que son frère s'éloignait hors de sa vue trop longtemps et ne répondait pas à ses appels.

- Qu'est-ce que tu foutais encore ? explosa Alice.

- Je joue avec Odyssée.

Alice soupira et leva les yeux au ciel. Un mensonge colossal. Odyssée dormait sous la terrasse, à cinq mètres d'eux. Gabin n'était pas à un mensonge près. Il les débitait sans éprouver la moindre gêne, se montrait capable de raconter des histoires à dormir debout sans baisser les yeux et si on lui faisait remarquer qu'il y avait quand même des limites, il mettait fin à la conversation en ronchonnant :

- Je sais mieux que toi.

Lui aussi s'ennuyait durant les étés si immobiles autour de ce lac semblable à une photo en noir et blanc sur un mauvais papier. Le frère d'Alice ne portait qu'un short et une casquette jaune récupérée sur le passage du Tour de France, l'année précédente. Il ne la retirait que pour dormir, mais pas toujours. Sa peau, très brune, ressemblait à une croûte de pain sortie du four. Alice pensa qu'elle devrait lui conseiller de s'enduire de crème solaire, puis elle se souvint qu'il n'y en avait plus. Le contenu du dernier tube s'était retrouvé deux jours auparavant dans les poils d'Odysée.

- Elle est vachement plus souvent au soleil que moi, s'était défendu Gabin.

« Vachement » était sa dernière acquisition de vocabulaire, probablement récupérée auprès de Laura, leur voisine âgée de treize ans.

- Une grande blonde merdeuse, commentait la mère d'Alice.

Alice estimait que la description de Laura Dagret était correcte.

- Je veux savoir exactement où tu es et ce que tu fais, déclara Alice, en convoquant sur son visage toute la sévérité dont elle était capable. Quand je t'appelle, tu radines illico et pas trois heures après.

- Oui, maman, rigola Gabin.

- Ça va comme ça, le mariolle, moi je ne rigole pas.

Il examina sa sœur de haut en bas, comme s'il évaluait son poids, sa taille ou cherchait ce qui clochait.

- Pourquoi t'es toujours en jean et en T-shirt par cette chaleur et que tu ne te mets pas en maillot de bain, comme tout le monde ? T'as les jetons de montrer tes petits nichons ? Pourquoi t'en as presque pas ?

Alice éclata de rire.

- Bingo, frangin ! Il y a tellement de monde dans le coin, pire qu'au bord de la mer et c'est *vaaachemeent* gênant que tous les beaux mecs qui traînent me voient le soutif vide.

Étirer le « vachement » et utiliser l'ironie ne servirent à rien. Gabin demeura imperturbable. Il insista :

- N'empêche que c'est pas normal que t'en aies à peine plus que moi pour une fille de ton âge.

- Je te vois venir. Tu aimerais que j'enfile un maillot pour t'emmener au lac.

- Bingo, frangine !

Il mit sa main en porte-voix autour de sa bouche et hurla :

- Ouais ! Ouais ! Ouais !

- T'excite pas, je n'ai pas dit oui.

- T'as pas dit non, c'est vachement bon signe.

- Tu veux qu'on aille pêcher des grenouilles du côté des roseaux ?

Gabin haussa les épaules.

- Je m'en fous des grenouilles ! C'était marrant quand j'étais petit. Je voudrais qu'on pique le canoë de Linlin et qu'on traverse le lac.

- Ne l'appelle pas Linlin, d'abord. Son nom est Jean-Alain.

- C'est nul comme nom. En plus, il est toc-toc et Linlin j'aime mieux.

- Et, poursuivit Alice sans corriger l'appréciation de son frère, tu sais très bien que maman et papa refusent que nous empruntons le canoë quand ils ne sont pas à la maison.

- Bon, ben alors salut, je retourne jouer avec Odysée, elle est cent fois plus marrante que toi, dit Gabin, en décochant à sa sœur la plus somptueuse grimace de singe de son catalogue.

Il retraversa la cour au grand galop, disparut sans préciser ni où il allait ni ce qu'il ferait. Alice espéra qu'il s'installerait dans la fraîcheur du sous-sol de la maison et y poursuivrait la construction du *Nautilus*, son grand projet pour l'été. Un sous-marin en polystyrène avec lequel il traverserait le lac du Serpent en immersion totale. « Ça me paraît hasardeux, avait prévenu Noé. Le polystyrène flotte et un sous-marin est un projet super compliqué. »

« Je sais mieux que toi », avait clos le débat.

- Je t'adore, petit frère, murmura Alice en secouant la tête.

Ses cheveux, couleur café au lait, pourtant coupés court, se déployèrent, dégageant un visage volontaire et dévoilant l'éclat doré des yeux.

- T'as des yeux de chat, affirmait Gabin.

Elle porta les mains à sa poitrine, caressa ses seins et même les palpa aussi énergiquement que s'ils étaient des oranges dont elle constatait la fermeté. Elle admit l'exactitude

du jugement de son frère. « Des petits nichons. » Les avis de Gabin n'étaient pas tous négatifs. Il disait souvent : « T'es pas trop moche, comme sœur, même si t'es pas aussi belle que Laura. »

Avant de reprendre la routine de ses occupations habituelles – la lecture d'un roman, une balade sur Internet, écouter des musiques –, Alice s'assura qu'aucune tentation ne se profilait sur la route qui passait en contrebas de la terrasse. Une voiture égarée, des baigneurs qui cherchaient la plage, un pêcheur... N'importe qui faisait l'affaire, même si l'idéal restait le promeneur peu avare de son temps, donc prêt à engager la conversation. Une seule route accédait au lac du Serpent. Elle en faisait le tour. En revanche, un grand nombre de sentiers ou d'esquisses de sentiers se frayaient un passage entre les arbres, les roseaux et aussi les quelques champs de maïs qui subsistaient et s'avançaient presque jusqu'à l'eau.

« Les promeneurs ne respectent rien et surtout pas la nature ! » s'emportait le père d'Alice, quand depuis la maison il voyait un VTT slalomer à travers la végétation ou « des sacs à dos » (son expression hérissée de mépris pour désigner les promeneurs) pénétrer les bruyères ou les roseaux comme s'ils n'avaient pas le temps de contourner les obstacles.

Trois jours plus tôt, Alice s'était heurtée à un mirage alors qu'elle descendait se baigner. Un beau jeune homme, aussi roux de peau et de cheveux que commençaient à

l'être les barbes des épis de maïs. « Vous pourriez me renseigner, mademoiselle ? »

Un bermuda violet, le torse nu bronzé et baraqué, des pataugas poussiéreux aux pieds et un sac à dos aussi colossal que si le promeneur participait à un trekking au Népal.

Alice *pouvait*, mille fois oui, surtout si l'apparition quasi divine sur ce chemin de terre égaré entre des buissons touffus lui demandait comment se rendre à la plage. Elle portait un maillot deux-pièces noir, de quoi attirer l'attention de n'importe quel mec, quoi qu'en pense Gabin. Pourtant, le mirage s'avéra bel et bien en être un.

« Je vais à Sponge. À la gare. J'ai un train pour Paris dans moins de deux heures. J'ai coupé à travers champs pour gagner du temps mais je me suis paumé. »

Sponge, la ville proche, se trouvait à six kilomètres du lac du Serpent. Le promeneur allait avoir besoin de ses jambes s'il ne voulait pas rater son train. Alice avait eu la tentation de lui indiquer une mauvaise direction, mais c'était une méchanceté inutile. Paris, de toute façon, était à l'autre bout du monde et les mirages finissaient toujours, à un moment ou un autre, par révéler leur désastreuse tromperie.

Le regard d'Alice suivit la route jusqu'à la maison de Laura Dagret, « la grande blonde merdeuse » qui impressionnait tant Gabin. La fille n'était pas dehors, ni dans la cour ni dans le jardin. « À la plage, comme d'habitude »,

pensa Alice. La troisième maison – la dernière construite autour du lac – était celle de Jean-Alain Quitani. Linlin, pour tous ceux qui le connaissaient, sous prétexte qu’il était « toc-toc » selon l’appréciation non seulement de Gabin mais de qui l’approchait. Vers dix-huit heures, Alice irait lui lire les pages d’un roman. C’était leur rendez-vous presque journalier, durant les vacances d’été. Jean-Alain n’était pas dehors non plus. Ni ses parents. Tous les deux avaient abandonné leur ancien métier d’interprètes au Parlement européen de Strasbourg, afin de s’occuper à temps plein de leur fils unique. « Je me demande de quoi ils vivent maintenant ? s’interrogeaient les parents d’Alice. Traducteurs de livres, ce n’est pas un métier qui nourrit son homme et pourtant, ils semblent ne pas manquer d’argent. »

La maison Quitani, baptisée « château Quitani » par la rumeur régionale, était la plus éloignée. Alice la voyait mal, mais assez pour être convaincue que personne n’était à l’extérieur. Quand elle voulait être certaine, elle utilisait les jumelles de son père. À force de fouiller (« Tu manques pas de toupet ! » s’insurgeait Lucie), elle repérait Jean-Alain quelque part dans le parc autour de la maison, ou même dans sa chambre car le grossissement impressionnant des jumelles donnait l’impression d’anéantir les distances et de traverser les murs. En tout cas, les fenêtres ouvertes.

L’indiscrétion d’Alice révélait parfois Jean-Alain près du lac, planqué derrière des roseaux ou des buissons. Il lorgnait les filles en maillot de bain sur la plage.

- Linlin, il mate les filles à poil, exultait Gabin. Il te mate, toi, des fois ?

- Triple crétin, elles ne sont pas nues ! s'énervait Alice. Le pauvre... Si tu étais à sa place... Tu peux faire le malin, mais...

La défense de Jean-Alain s'arrêtait là. Il fallait bien admettre que le garçon exagérait et que sa façon de regarder les filles n'était pas des plus rassurantes.

Alice décida de se réfugier à l'intérieur de la maison puisque aucune perspective de distraction ne se profilait au-dehors. Le soleil était comme un sèche-cheveux. Puisqu'elle n'irait pas à la plage, autant profiter de l'ombre et de la fraîcheur relative qu'emmagasinaient les murs épais de grès rose durant les nuits. En outre, elle relirait le premier chapitre du roman *La Vie devant soi* qu'elle lirait ce soir à Jean-Alain. Elle détestait buter sur les mots, durant ces séances, particulièrement quand Mme Quitani écoutait. La première fois, elle avait applaudi. « Superbe, ma chérie ! Je comprends pourquoi Jean-Alain tient tant à tes lectures. Son père et moi, à côté, ouille, ouille, on ne tient pas la comparaison. Quelle comédienne tu es. Tu devrais penser à faire du théâtre. »

Zoé Quitani appelait Alice « ma chérie » et son fils « mon chéri », si bien qu'Alice se sentait chez elle dès qu'elle franchissait la porte du salon aux murs bleus où elle exerçait le plus souvent ses talents de comédienne.

Penser à Jean-Alain l'attristait. Pourquoi ce Dieu, auquel croyaient Zoé et Richard Quitani, avait-il mis au monde un être aussi de traviole que Jean-Alain, sinon par méchanceté ou pour s'amuser des efforts surhumains qu'accomplissaient ses parents afin de le rendre le plus heureux possible ?

- Tu crois que lire *La Vie devant soi* à Jean-Alain sera une bonne idée ? avait demandé la mère d'Alice, en haussant ses fins sourcils très noirs si haut qu'ils donnaient une réponse sans appel : « Ce serait une mauvaise idée. »

- Oui, avait répliqué Alice, d'une voix déterminée. Momo ressemble à Jean-Alain.

- Justement.

- Et il aimera madame Rosa. Tous les lecteurs aiment Momo et madame Rosa. Quand on lit, on voudrait qu'ils... qu'ils existent vraiment, on voudrait qu'ils habitent la maison d'à côté, on... on voudrait tellement aider Momo, l'entendre rire, qu'il...

Gabin connaissait les emballements de lecture de sa sœur et il s'était interposé avant qu'elle ne raconte le bouquin.

- Qui c'est Momo ? Un toc-toc comme Linlin ?

- Je t'interdis d'utiliser ce surnom idiot ! s'était fâchée leur mère, en brandissant un index menaçant vers son fils.

- Bon, d'ac, je dirai plus Linlin, avait concédé Gabin en filant dans sa chambre. Du haut de l'escalier, il avait hurlé :

- Alice, pourquoi tu me lis jamais d'histoires à moi, comme à Linlin ? T'es vachement pas sympa !

Le débat au sujet du choix de *La Vie devant soi* en était resté là. Alice n'avait pas envie d'expliquer que le roman d'Émile Ajar l'avait fait rire pour aussitôt la faire pleurer, presque page après page. Elle était certaine que Jean-Alain ressentirait la même chose. Elle l'avait vu plusieurs fois rire aux éclats puis fondre en larmes, sans autre raison que celle qu'il donnait en se frappant la poitrine et bredouillant des « moi... moi... moi... moi... » émouvants.

Elle traversa la cour. Les gravillons crissaient sous ses pas. Elle eut le temps d'apercevoir une voiture qui arrivait, au loin, et une autre, de l'autre côté du lac du Serpent, qui s'en allait. Elle entra dans la maison, cria :

– Gabin, je rentre ! Il y a trop de soleil maintenant et je t'interdis de sortir avant cinq heures !

Elle ne dirait pas à son frère qu'elle détestait qu'il soit seul à l'extérieur, hors de sa vue. Si près de la route où ne passaient que de rares véhicules. Un seul suffisait. Par exemple, la voiture qui approchait pouvait s'arrêter et emporter Gabin en moins de deux minutes.

Vers dix-sept heures, Alice quitta sa chambre et ressortit devant la maison. Le soleil avait si peu baissé à l'horizon que sa chaleur demeurait intacte. On aurait dit qu'il s'acharnait sur la région, cherchant à caraméliser le sol déjà très sec, ou peut-être à évaporer jusqu'à la dernière goutte l'eau du lac du Serpent.

La fin de l'après-midi s'annonçait plus agréable, d'abord parce que Gabin, autorisé à regarder Télétoon, se collerait devant la télévision à s'en brûler les yeux, le pouce dans la bouche, et n'en décollerait que lorsque Alice décréterait « terminé pour aujourd'hui » et éteindrait le poste. En outre, les parents rentraient assez tôt du travail le mardi. Elle pourrait donc s'éclipser hors de la maison et pas seulement le temps d'une lecture de *La Vie devant soi* à Jean-Alain.

Elle avait pris les jumelles. Pour voir Laura sur la balançoire, elles n'étaient pas nécessaires. Pourtant, Alice plaqua les œilletons contre ses yeux. Elle était en colère. Si Laura grimpait sur la balançoire, alors qu'à treize ans, elle ne jouait plus depuis longtemps à des jeux d'enfants, c'est qu'elle espérait que Jean-Alain traînait dans les parages. En entendant le couinement des cordes autour des axes métalliques, il se précipiterait. Ça se passait toujours ainsi.

La maison de « la grande blonde merdeuse » était si proche qu'Alice, avec les jumelles, eut l'impression que la balançoire allait la percuter.

– Sale conne ! gronda Alice.

Laura portait une robe. Évidemment. Un tissu léger, d'un jaune bouton-d'or, accordé au blond de ses magnifiques cheveux longs, libres, qui s'envolaient en même temps que la robe et flottaient autour de sa tête. À chaque montée de la balançoire, la robe se déployait en large corolle, dévoilant brièvement la culotte blanche de Laura Dagret. « La grande blonde merdeuse » savait ce qu'elle faisait !

- Connasse, tu as vu trop de films à la télévision !
gronda encore Alice, puis elle grimaça.

Laura ignorait jusqu'à l'existence de Marilyn Monroe, donc elle ne s'inspirait en aucun cas de la célèbre séquence de l'actrice en robe blanche au-dessus de la bouche de métro soufflant son air chaud et montrant ainsi ses jambes au monde entier. Elle excitait exprès Jean-Alain. Il était fou d'elle. Fou des filles en général, mais davantage encore de la blondeur de Laura.

Qui s'en était vite aperçue.

Et en profitait.

Elle faisait tourner le garçon en bourrique, utilisant les instants où sa mère ne pouvait pas la surprendre. C'était le cas au début de l'été. Irène Dagret passait ses journées à dépiauter des cerises, éplucher des haricots verts, découper des courgettes ou des carottes, bref à préparer les légumes et les fruits de son jardin afin de les mettre en conserves. La famille Dagret ne parvenait jamais à ingurgiter tout ça et, du coup, Irène les distribuait aux voisins, avouant crûment : « Aidez-nous, sinon les conserves finiront à la poubelle. Je dois récupérer les bocaux vides pour les conserves de l'année prochaine. »

(« Beurk, j'en ai marre de ces légumes pourris », se lamentait Gabin, à chaque livraison de la voisine.)

La balançoire pendait à l'arrière de la maison, près de la haie de troènes qui séparait la propriété des Dagret de celle des Quitani. Le château Quitani – trois étages, une quinzaine

de pièces – s'érigait au milieu d'un vaste espace que tout le monde appelait parc. Les jumelles d'Alice pivotèrent avec la lenteur d'un périscope de sous-marin et vinrent fouiller la haie. Rien ne bougeait. Aucune trace de Jean-Alain.

– Bien fait ! triompha Alice.

Laura mit du temps à se rendre compte qu'elle exhibait ses cuisses et sa culotte en pure perte.

« Le corps d'une jeune fille de dix-huit ans plutôt que celui d'une gamine de treize, constatait Irène Dagret, d'un ton désolé. Mon Dieu, pourquoi elle pousse comme ça ? »

Gabin, lui, faisait d'autres commentaires : « Laura est vachement mieux foutue que ma sœur. »

Le plus navrant était que les parents d'Alice, au lieu de le gifler, avaient éclaté de rire.

– Linlin ! hurla Laura. T'es où, Linlin ? Linlin ?

Alice entendait très distinctement les appels. Ils étaient braillés si forts, si dénués de retenue, que l'écho les emportait et sans doute ricochaient-ils sur l'eau du lac du Serpent !

La haie de troènes se mit à frémir. Jean-Alain répondait aux cris de Laura. Alice retira les jumelles de ses yeux. Elle avait plus envie de pleurer que de regarder l'exhibition de « la grande blonde merdeuse ».

Alice hésita. Rentrer ? Se passer un DVD ? Téléphoner à une copine ? Ou alors descendre jusqu'à la plage puisque Gabin était scotché à Télétoon ? Voir qui y serait. Peut-être que parmi les baigneurs elle repérerait une nouvelle tête ?

« Un super beau mec », pensa Alice. Comme le prince charmant dans les contes de son enfance, il surgirait du néant, la sortirait du borbier que devenait l'été au bord du lac du Serpent.

– Ben voyons ! dit Alice à voix haute.

Pourtant elle prit cette décision-là, elle enfilerait le beau maillot deux-pièces noir, le cadeau d'anniversaire de ses dix-sept ans, et irait faire un tour à la plage. Son choix la fit aussitôt rosir de confusion. Elle savait très bien pourquoi elle allait se comporter d'une façon aussi ridicule. Le mirage. Après avoir parcouru une vingtaine de mètres, le mirage à pataugas s'était retourné et avait crié : « Je reviendrai me baigner ici au mois d'août ! Je m'appelle Alix ! »

Alice, mécontente, haussa les épaules. Aucun mirage ne se reproduisait au même endroit. La caractéristique essentielle d'un mirage était le mensonge.

– M'en fiche, marmonna Alice, je le fais quand même.

Elle s'apprêtait à entrer à l'intérieur de la maison quand elle vit la voiture de la gendarmerie prendre le virage, à environ trois cents mètres de chez elle. Elle avançait à petite vitesse sur la route. Dans deux minutes, elle franchirait le portail de la cour. L'arrivée des gendarmes était le signe que le destin venait au secours d'Alice en l'empêchant de réaliser son projet idiot : aller fureter sur la plage en maillot de bain en espérant que la citrouille se change en carrosse ! Elle savait depuis longtemps qu'aucune baguette magique ne transformerait le lac du Serpent. Les gendar-

mes réalisaient une de leurs rondes habituelles. La Peugeot bleue transportait deux hommes, souvent les mêmes. En tout cas, le plus jeune, qui s'appelait Nouredine Hallack, était toujours présent. Elle ne connaissait que le prénom de son supérieur hiérarchique, le gendarme qui l'accompagnait deux fois sur trois. Al. Une ronde par jour, autour du lac. Parfois deux.

- On ne surveille jamais trop les endroits retirés comme celui-ci, avait déclaré l'adjudant-chef, quand le duo s'était présenté la première fois, six mois auparavant, aux parents d'Alice. Je dirige la brigade de Sponge depuis une semaine, une brigade complètement renouvelée, et je compte bien en renouveler aussi les méthodes de travail, trop routinières et endormies à mon goût. Voici un de mes hommes, Nouredine Hallack, mais tout le monde l'appelle Nour. J'intensifierai les rondes afin d'assurer la sécurité des populations. Je solliciterai d'ailleurs la collaboration des citoyens qui voudront aider la brigade. Je pense accroître particulièrement la surveillance des endroits... heu...

- Paumés comme le nôtre ? avait conclu le père d'Alice. Vous visitez les derniers survivants d'une réserve d'Indiens ?

L'adjudant avait ri. Dit :

- Ne vous plaignez pas ! Vous en connaissez beaucoup, vous, des personnes qui seraient désolées d'habiter une belle maison comme la vôtre, au bord d'un plan d'eau ?

La voiture de ronde franchit le portail au ralenti et roula jusqu'au fond de la cour. Alice avança jusqu'à la Peugeot.

Elle était contente d'avoir à parler à quelqu'un d'autre qu'à Gabin ou Odysée. Les gendarmes quittaient rarement leur véhicule de service. Ils baissaient les vitres et ne coupaient même pas le moteur.

– Bonjour, Alice. Tu vas bien ?

C'était Nour qui conduisait et parlait. Et la regardait sans dissimuler son intérêt. Le gendarme n'était pas moche, estimait Alice, loin de là, surtout en été vêtu d'un potable polo bleu au col ouvert, qui épousait un torse intéressant. Dans sa tenue d'hiver, il ressemblait à un Playmobil. Pas moche, certes, mais trop vieux. Vingt ans. Il l'avait annoncé lui-même lors de sa première ronde. Beaucoup plus jeune que l'adjudant, mais vieux quand même, et de toute façon que pouvait-elle espérer d'un gendarme de Sponge ? Il ne serait sûrement pas le prince charmant muni d'une baguette magique, l'enlevant afin de la conduire dans son château romantique de cent pièces peuplé de cinquante serviteurs.

– Ça va, dit Alice. Vous êtes déjà venus ce matin. Je vous ai vus depuis la fenêtre de ma chambre.

Nour Hallack sourit et lorgna l'adjudant.

– Le chef ordonne qu'en été on mette les bouchées doubles. Je crois qu'Al tourne en rond dans son bureau. Ici, il y a le soleil, le lac...

Le sourire du gendarme s'élargit.

– Il y a aussi des filles en maillot de bain quand la chance nous accompagne. Pas l'impression qu'aujourd'hui sera un bon jour.

Son regard opéra un aller-retour de la tête aux pieds d'Alice. Elle éclata de rire. Elle appréciait le langage direct qu'utilisait toujours ce duo de gendarmes. Ils avaient pris des habitudes, ensemble, au fil des nombreuses rencontres.

- Si mes parents vous entendaient, plaisanta Alice, je ne sais pas ce qu'ils en penseraient. Pas du bien, je crois.

L'adjudant se taisait et fumait. La voiture puait le tabac, mais Alice se garda bien de le dire.

- Tu ne te mets jamais en maillot de bain, toi ? fit Nour, d'une voix innocente, comme si ce qu'il demandait n'avait pas davantage d'importance qu'une remarque sur le temps.

- Si, répliqua Alice. Je le fais chaque fois que je suis certaine qu'aucune voiture de gendarmerie ne viendra rôder autour du lac du Serpent.

Son humour n'amusa aucun des deux gendarmes.

- Bon, Al, on continue la ronde ? demanda Nouredine Hallack, en inclinant un peu la tête vers son supérieur qui n'avait toujours pas prononcé un mot, se contentant de téter sa cigarette.

L'adjudant-chef était costaud, presque trop selon les normes masculines d'Alice. Ses cheveux, d'un châtain fadasse autant qu'on puisse en juger, étaient coupés très court, presque rasés, comme ceux d'un militaire obligé de porter un casque de combat. En revanche, les cheveux noirs de Nour bouclaient sur la nuque et les tempes d'une façon peu orthodoxe et probablement non réglementaire

chez un gendarme. Al lança son mégot de cigarette par la fenêtre ouverte de la voiture. Il bougonna « Oui, on ne va pas tarder », puis se pencha de façon à ce qu'Alice le voie mieux.

- Tu n'as rien repéré d'anormal dans le coin, jeune fille ? Pas d'inconnus qui vont et viennent ? Pas de jeunes types qui viendraient fourguer leur saloperie de drogue sur la plage ? En ce moment on a pas mal de soucis avec l'herbe.

- Si, dit Alice, j'ai croisé un tas de types de la mafia armés de kalachnikovs et aussi un car de terroristes qui...

Elle s'interrompit, soupira. Termina sa phrase d'une voix essoufflée, comme si l'air lui manquait :

- J'aimerais parfois que ça arrive.

Nour frappa le volant du plat de la main droite.

- Elle est marrante, Al, hein ?

- Si on veut, marmonna l'adjutant.

Il reprit sa place contre la portière côté passager, choisit une cigarette dans le paquet posé sur le tableau de bord et dit :

- Ne rêve pas à des choses pareilles, Alice, et même, ne plaisante pas avec ça. Crois-moi, ce genre d'histoires n'est excitant que dans les romans que tu lis. La réalité est sinistre. Tu as toujours le numéro de téléphone que je t'ai donné en cas de souci majeur ?

Alice inclina la tête. Noureddine Hallack désigna les jumelles pendues à son cou.

- Des Zeiss ? Un truc de pro, ça ! Toi aussi tu mates les gens, comme Linlin ?

Alice pâlit.

- N'importe quoi ! Qui je pourrais bien mater, comme vous dites ? J'observe les oiseaux : des hérons, des faucons pèlerins, des tiercelets. Évidemment, ces noms ne disent pas grand-chose à un gendarme !

- Ne t'énerve pas, Alice, temporisa Hallack. C'était une plaisanterie, pas davantage.

Il toussota, tendit le menton, désignant on ne sait quoi situé devant lui.

- Et Linlin, il est toujours aussi maboul à espionner les baigneurs en se cachant dans les roseaux ?

- Il s'appelle Jean-Alain, corrigea Alice. Puis, comme elle voulait atténuer la sécheresse de sa remarque, elle ajouta : Il surveille les baigneuses, pas les baigneurs.

Nour Hallack rit.

- On termine la ronde maintenant, marmonna l'adjudant. Tu feras le joli cœur avec Alice quand tu auras un congé.

Le sourire d'Hallack se dissipa. Il rougit. Alice aussi.

- Au revoir, Alice, à demain peut-être, dit Nour. Al est de mauvais poil aujourd'hui.

Les roues de la Peugeot crissèrent sur les gravillons de la cour. Alice la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle franchisse le portail. Une trop courte halte.

- La barbe ! murmura Alice.

Elle reporta son regard sur la maison voisine. Laura n'était plus sur la balançoire. Alice riva ses yeux aux œilletons des jumelles. Pas de Jean-Alain en vue.

Quel traquenard « la grande blonde merdeuse » avait-elle tendu une nouvelle fois à Linlin ?